

## Chapitre 2

### La guerre et la terreur

*Dans ce chapitre, ma mère me raconte le départ de sa famille en mai 1940 pour Vichy puis Nice, la vie rendue de plus en plus difficile par les lois raciales de Vichy, les pénuries, l'absence de travail et d'argent. Mais, en même temps, la vie continue avec ses petites joies : l'obtention du baccalauréat, l'émerveillement de la classe de philosophie, les amis étudiants qui forment une troupe de théâtre, les baignades. Avec l'occupation italienne, encore relativement débonnaire, commencent en novembre 1942 les premières arrestations. Mais c'est avec l'arrivée des Allemands, en septembre 1943, qu'est vraiment déclenchée la chasse aux Juifs. Une traque terrifiante qui se soldera par l'extermination, en seulement 10 moi, de la moitié de ma famille, soit près de 20 personnes. La situation devenant insupportable à Nice, les Hatem se réfugient fin 1943 à Monte Carlo, où ils vivent de manière précaire, mais du moins à l'abri de la Gestapo qui ne pénètre pas dans la principauté. C'est là qu'elle vivra les combats de la Libération<sup>1</sup>.*

#### L'invasion et Vichy

Les Allemands ont déferlé en trois semaines, par les Ardennes. Ils ont fait la même manœuvre à 20 ans d'intervalle. Quand je pense qu'on a fait la ligne Maginot en Alsace sans imaginer qu'ils pouvaient recommencer !!

Quand Hitler est arrivé au pouvoir, il a rapidement remilitarisé. Les Juifs allemands qui passaient chez nos amis les Arditti nous disaient : « *Mais qu'est-ce que vous faites en France, vous ne vous rendez pas compte de ce qui se passe en Allemagne !! Vous dormez, vous dormez !!!* » Nous, on croyait l'armée française puissante, invincible.

En mai 1940, Les nouvelles étaient bonnes. « *On colmate la poche de Sedan, l'offensive allemande est stoppée* ». Une nuit, on voit arriver Bon papa décomposé qui dit : « *On fait les bagages et on s'en va. Ils sont à 60 kms de Paris, on s'en va tout de suite* ». C'était vers le 20 mai 1940. Il n'y avait pas de panique, pas d'exode, tout le monde croyait aux bonnes nouvelles de la radio. Nous avons fermé la maison et, en partant, j'ai écrit sur le tableau noir de la salle de bains : « *A bas Hitler* ». Au dernier moment, Mémé m'a dit : « *Il ne faut pas laisser ça, on ne sait pas ce qui peut arriver efface le. Et Huguette a écrit, la place : Vive la France !* »

Donc, nous avons fait les bagages et nous sommes partis dans la nuit en train pour Vichy, parce que c'était une ville d'eau et qu'il y avait des hôtels. Nous sommes partis par la gare de Lyon. Tout était calme. L'exode n'a commencé que trois semaines plus tard. Bon papa était représentant, il connaissait les horaires de train par cœur et grâce à l'indicateur Chaix.

---

<sup>1</sup> Certains des personnages mentionnés dans ce chapitre – mon grand-père, ma grand-mère, mes arrière-grands-parents maternels – font l'objet de textes séparés. Voir : [http://fabrice.hatem.free.fr/index.php?option=com\\_content&task=category&sectionid=12&id=142&Itemid=78](http://fabrice.hatem.free.fr/index.php?option=com_content&task=category&sectionid=12&id=142&Itemid=78)

J'ai voyagé beaucoup avec lui avant guerre. Il m'emmenait quand j'avais bien travaillé au lycée. Je me souviens par exemple de l'hôtel du Cheval blanc à Angers. Nous nous étions installés à la table d'hôte, où mangeaient tous les voyageurs de commerce. Ils se connaissaient tous, ils mangeaient ensemble. Cela formait des réseaux, comme une confrérie.

Une autre fois, il m'avait amenée à Bordeaux. Je me suis plainte à mon grand-père, Bon-Papa Nice : « *Tu vois, mon père ne veut pas m'acheter une robe mais il m'emmène en voyage* ». Et Bon Papa Nice m'a répondu : « *Il a raison, car la robe, tu l'auras oubliée dans trois ans. Mais les voyages, tu t'en souviendras toute ta vie.* » Et c'était vrai.

Nous avons de l'argent, car les affaires avaient bien repris après la fin de la crise. En fait, nous avons de l'argent comme ceux qui n'en ont pas vraiment, en le transportant bien serré, avec nous. Nous sommes partis avec 2 millions de francs en argent liquide, serrés dans le corset de maman. Nous avons vécu grâce à cet argent pendant au moins deux ans.

Nous avons d'abord habité à l'hôtel du Globe, à Vichy, pendant deux mois, en compagnie de parisiens huppés. Nous avons par exemple rencontré un écrivain qui avait écrit un succès du théâtre de boulevard qui s'appelait *Le train de 8h47*. Il était avec son amie, une femme de grande allure qui s'appelait madame de Xaintrailles. J'avais aussi sympathisé avec les enfants du patron de l'hôtel du globe, Roger et Elise Bourin, qui ont fait plus tard une petite carrière ou plutôt un petit éclat théâtral très éphémère.

Les Allemands sont arrivés peu de temps après, en Juin. Nous sommes quand même restés et les allemands sont repartis après l'armistice. Bon-Papa faisait des aller-retour vers Paris pour ses affaires.

Mes parents m'ont inscrite au collège de Cusset qui, merveille des merveilles, était mixte. Et on dansait !! Cela m'a fait passer de l'enfance à l'adolescence. J'ai été heureuse dans ce collège. J'étais très mince, encore plus que maintenant, mais pas très jolie. J'avais cependant une sorte de crinière rousse qui ne valait un petit succès. Mais, plus tard, cela a été la persécution et l'Occupation. Et alors, il n'a plus été question de succès, mais de survie, et ma crinière rousse me mettait en grand danger.

Des souvenirs que je croyais perdus me reviennent. Je me rappelle même les noms de mes professeurs. Le directeur, monsieur Boisselier, était un personnage rabelaisien, bouillonnant et tonitruant. C'était un helléniste reconnu, un érudit qui a contribué à beaucoup d'œuvres sur le grec ancien, dont un dictionnaire. Il nous a donné l'amour de la littérature ancienne. Quant à lui, il appréciait en même temps que la langue d'Homère les petites jeunes filles de 17 ans qui lui plaisaient de manière plus que visible.... sensible !! Il avait un peu tendance à nous pincer les fesses...

Il y avait d'autres professeurs repliés de Paris, comme Monsieur Brunchwick, impressionnant de brio, dont toutes les jeunes filles étaient amoureuses, ou encore monsieur Nadal, qui avait un accent provençal chaleureux, chantant et qui était sans doute d'origine espagnole car il était brun comme un toréador.

Je partais en bus de Vichy pour le collège de Cusset avec ma sœur Huguette. Nous arrivions en courant au collège au moment où la cloche sonnait. C'était en juin 1940, pendant que les Allemands déferlaient sur la France. Et moi qui pleurais au moment de la déclaration de guerre, j'étais comme anesthésiée.

Mais il y avait un élève, Roland Leroy, nous réveillait. Il était déjà résistant dans l'âme et je m'étais baladée à vélo avec lui dans les rues de Vichy avec un drapeau anglais sur le guidon le jour où les allemands sont rentrés.

J'ai passé le baccalauréat au collège de Cusset. Mais à l'époque, tout était bouleversé, on faisait cadeau du bac, il fallait vraiment le vouloir pour ne pas l'avoir. Quand je suis passée à l'oral devant monsieur Nadal, il m'a dit avec son bel l'accent provençal : « *Mademoiselle, de quelle province de France voulez-vous me parler ?* ». Et moi j'ai répondu en riant « *De la Provence, monsieur* ». Il m'a mis une très bonne note.

Je suis tombé amoureux d'un élève qui s'appelait Roland Vexenaz. Il avait beaucoup de succès auprès des filles. Il était nul en tout sauf en gymnastique et en version grecque. Et comme le directeur, Monsieur Boisselier, avait dit que c'était le seul qui savait traduire le grec, il était devenu la coqueluche du lycée. Un jour, Roland m'avait invitée à aller à la piscine avec lui mais j'avais un bouton sur le nez, alors je n'y suis pas allée, car je pensais que j'étais défigurée et cette passion a tourné court...

C'est au collège de Cusset que j'ai rencontré mon amie Reina Hazdai. Nous nous sommes rapprochées toutes les deux parce que nous étions amoureuses de Roland Vexenaz. J'ai ainsi transféré mon amour impossible pour Roland Vexenaz sur Reina et je me suis offerte une sœur pour la vie.

Les Hasdai avaient une très belle villa. On allait les voir de temps en temps. Puis, un jour où nous allions leur rendre visite, ils n'étaient plus dans la belle maison. Leur villa avait été réquisitionnée par l'Etat Français pour un général en exercice, et eux étaient réduits à vivre dans les mansardes du dernier étage de leur villa... Encore était-ce encore une faveur auprès de ce qui nous attendait tous !

A Vichy, il y avait toutes sortes de soldats, dont les troupes polonaises du général Sikorski. Les plus beaux étaient les officiers polonais, qui avaient beaucoup d'allure. Ils étaient habillés en vert comme les Allemands. Ils étaient très élégants. On les trouvait sympathiques mêmes s'ils étaient sans doute antisémites comme tous les Polonais non Juifs. Ils ressemblaient tous à Liza et Chopin. Ils sont partis avant l'arrivée des Nazis.

Les Allemands sont arrivés en juin, et sont restés quelques temps avant de repartir après l'armistice. A l'hôtel du Globe, on faisait du théâtre avec les enfants du patron, on mangeait encore au restaurant, on était encore des gens civilisés, pas encore rendus sauvages par la pénurie. Un soir est arrivé un gros allemand, un sous-officier qui a tapé dans ses mains poliment mais avec beaucoup d'autorité, en disant : « *c'est fini les vacances, le couvre-feu, à la couche, à la couche* ». C'était le premier soir du couvre-feu. Puis il y a eu une affichette disant que, sur ordre du gouvernement, les repas seraient amputés d'un plat.

Un jour, nous étions allés nous promener, et voila qu'arrive sur une place un officier allemand, un grand blond spectaculaire. Ils donnaient tous l'impression d'avoir avalé un sabre. Il a rassemblé les gens autour de lui et a dit : « *Voila, nous sommes en France, est-ce que vous nous avez vu couper les mains aux gens ? Arrêter les Juifs ?* ». Alors, on s'est dit « *Oui, il a raison* ». On avait envie d'être rassurés, et on est rentrés un peu calmés. Il n'avait pas beaucoup d'accent.

Je me rappelle d'un après-midi où nous étions étai allées Reina et moi, nous baigner sur les bords de l'Allier. C'était très joli, un paysage français, moins fade que la Loire, moins plat que la Normandie, moins sauvage que la Bretagne. Nous pensions à Roland Vexennax mais nous avions chacune un amoureux. C'étaient deux frères belges dont l'un était en 3<sup>ème</sup> et l'autre en première. Nous nous donnions le genre de les mépriser. C'était un luxe pour le début de notre carrière féminine.

En arrivant sur les bords de l'Allier, nous les avons trouvés couverts de soldats allemands en slip qui se baignaient et poussaient leurs transistors au maximum. C'était insupportable de les voir au bord de cette rivière française. Nous sommes parties complètement désespérées.

Ils étaient encore plus odieux en débraillé heureux qu'en uniforme.

Je crois que c'est là que j'ai entendu pour la première fois la chanson *Lili Marlène* qui a eu une destinée si étonnante : elle est devenue la chanson fétiche des deux camps, car les Américains aussi chantaient Lili Marlène. C'est Marlène Dietrich qui la chantait en Amérique. Elle était très crédible dans ses positions antinazies. J'ai beaucoup d'admiration pour elle : Le courage et la beauté.

Nous étions à Vichy les 17 et 18 juin, le jour de l'Armistice. Cela a été un soulagement. L'exode avait été une horreur. Les gens fuyaient par centaines de milliers sur les routes et les Allemands mitraillaient les réfugiés pour créer des embouteillages. Les Français étaient anéantis par l'avance allemande et la manière dont ils se comportaient. Avec l'armistice, on a pensé qu'ils allaient partir. Et le maréchal Pétain, après l'armistice, a été reçu en héros. Les gens l'acclamaient. Et, au premier rang des actualités françaises de ce jour, on voit Tantine toute enfant, qui acclamait Pétain tant qu'elle pouvait. Elle m'a toujours dit qu'en acclamant Pétain, elle avait en même temps le sentiment de faire quelque chose de mal.

On n'a pas écouté l'appel du 18 juin, mais un garçon, Roland Leroy, a dit : « *il y a un général français qui a parlé à la radio anglaise* ». On n'a pas compris tout de suite que Pétain allait être pro-allemand. On était soulagés qu'il sauve la zone libre de l'occupation allemande.

Il y avait à Vichy beaucoup d'hommes politiques. Quand on sortait dans la rue, on rencontrait tout de suite un ancien préfet, un ancien ministre. Tout ce qui restait du gouvernement est venu se réfugier à Vichy. Pour les accueillir, la municipalité avait mis une banderole : « *Honneur aux ministres* » avec les noms des ministres. Mais entre-temps les ministres avaient changé, alors on a changé les noms. Puis les ministres ont changé une deuxième fois. Alors, la municipalité a mis les banderoles d'accueil sans les noms ... Comme Bon papa était un homme élégant et distingué, quand il passait dans la rue, on le prenait pour un ministre : « *regarde : en voila encore un !!* ».

Lorsque les Italiens ont déclaré la guerre à la France, ma tante Tildi est venue de Nice avec sa fille Janine. Tildi avait un manteau en cachemire blanc beige avec des brandebourgs superbes. Cela lui avait demandé beaucoup de travail de tricotage pour pouvoir se l'acheter. Je me souviens qu'un jour, elle était assise sur un banc avec maman qui disait qu'elle avait peur de l'antisémitisme. Et Tildi répondait : « Oh ! *L'antisémitisme, je n'y pense même pas* ». En 1943, elle a été déportée avec son mari et sa fille Janine. Cette pauvre Tildi n'a tiré que les mauvaises cartes dans sa vie.

Ma sœur Huguette et ma cousine Janine se disputaient tellement à table et faisaient tellement de bruit que nous avons été obligés de partir de l'hôtel à la fin juillet. Nous avons loué deux petits appartements grâce à Bon-Papa. Il nous a guidé intelligemment toute pendant la guerre, il a toujours anticipé le danger, il a eu du sang froid et de la perspicacité. Il était aussi très débrouillard, ce qui l'a beaucoup servi dans les périodes de pénurie. C'est grâce à lui que nous avons survécu.

### **A Nice avant l'occupation italienne**

Puis il y a eu le décret disant que les Juifs étaient indésirables à Vichy et nous sommes partis pour Nice en octobre 1940. Le voyage s'est bien passé, mais mon père était meurtri comme d'une insulte personnelle des termes avec lesquels on commençait à nous désigner : des indésirables....

Bon-Papa et mamie Nice avaient habité quelques temps boulevard Gambetta, dans une horrible maison très populaire, très pauvre, où ils s'étaient réfugiés quand ils étaient partis du bel appartement de la rue de Cronstadt. Puis quand les affaires avaient repris, ils avaient loué, en 1937, leur appartement du boulevard du parc impérial, au 4<sup>ème</sup> étage, qui était vivable. Au 3ème étage, habitait la tante Tildi qui était revenue de la rue de Cronstadt. Puis très vite, elle est partie pour habiter au Pont Magnan.

Les premiers jours, nous avons habité à l'hôtel, puis chez Mamie Nice, au Parc impérial, dans des conditions précaires : une pièce pour Bon-Papa et Mamie Nice, une pièce pour Bon-Papa Paris et Mémé et, dans une toute petite chambre, une pièce pour moi et Huguette. Puis nous avons loué l'appartement du 5ème étage. Bon-Papa est allé dans la salle des ventes et a ramené des poulleries pour le meubler vaille que vaille. Mais, par miracle, nous avons aussi reçu une malle de Paris.

Au collège de Cusset, j'avais fait une première incursion dans l'adolescence. Mais à Nice, au contraire, j'ai fait une régression vers l'enfance. Toute la famille était réunie. Cela a été une période calme, sans joie véritable, car la France était battue. On ne pensait pas beaucoup à l'antisémitisme. Il n'y avait pas vraiment de persécutions. Quelques Juifs étrangers étaient arrêtés, mais les choses ne se savaient que de bouche à oreille, car il n'y avait pas de médias pour nous renseigner. On avait dans l'idée que les Anglais débarqueraient, mais c'était quelque chose d'un peu hypothétique. On s'était endormis dans cette vie larvée. Et puis, on ne pensait qu'à manger.

Ma classe de philo a été un éblouissement. On avait un jeune professeur de 26-27 ans qui ensuite a enseigné à la Sorbonne, il a fait une belle carrière universitaire et est mort il y a deux ans. Nous avions 10 heures de philo par semaine : psychologie, logique, métaphysique et morale. Les cours étaient organisés par thème et par philosophe. Je me rappelle beaucoup de Kant et Leibnitz. J'étais

bonne en philo, j'ai même été présentée au concours général, bien que juive, mais je n'ai eu aucune nomination.

Il y avait aussi parmi nos professeurs mademoiselle Pouet, merveilleuse prof d'histoire-géographie avec un physique de prof de couture. Elle était résistante avant la lettre. Elle parlait des Allemands avec anticipation sur le mouvement futur de résistance. Elle nous avait dit un jour : « *Ah ! Mes enfants, heureusement que ça s'est passé entre nous car nous avons tenu des propos dignes de nous envoyer en taule* ». Déjà, on ne pouvait plus dire ce qu'on voulait : les actualités passaient dans les salles éclairées et il y avait des espions de la police politique qui surveillaient les gens pour voir leur tête à l'exposé des actualités.

C'était pendant mon année de philosophie que sont arrivées en classe deux amies très proches. L'une, Simone Vary, me fascinait littéralement. Une autre jeune fille venait du Portugal. C'était Violante do Canto. Elle était belle, et courtoise. Elle arrivait avec sa mère qui s'était séparée de son mari. Son frère aîné venait de mourir dans un accident de bateau. On est devenues amies, et on l'est restées depuis 71 ans.

Je ne sais pas comment j'ai fait mon compte, mais j'ai attrapé la mention très bien au baccalauréat. Je l'ai obtenue en même temps que quelqu'un qui s'appelait Herzog, qui je crois a été ministre sous de Gaulle une trentaine d'années plus tard. J'ai ensuite appris par un prof de français qui m'aimait bien ce qui s'était passé à la réunion des professeurs. Je n'avais eu aucune mention dans la distribution des prix, ce qui les ennuyait beaucoup. Alors, quelqu'un a dit : « *On va lui donner une mention d'excellence* ». Une prof de chimie qui me détestait a dit : « *Si on donne une mention d'excellence à mademoiselle Hatem, je démissionne* ». Alors ils ont réfléchi et ont créé un prix spécial de géographie car j'avais eu de bonnes notes à la composition de géographie. Alors, avec ce prix spécial de géographie, ma mention très bien au bac était en quelque sorte justifiée.

Mais cette mention très bien a été pour moi une catastrophe. J'étais jeune, j'avais l'impression que « c'était arrivé », que je ne n'avais pas à travailler et qu'étant donné mon bagout à l'oral j'aurais toujours des résultats formidables. Je me suis présentée l'année d'après en première année de licence de droit. Tous mes copains de l'association des étudiants attendaient mes résultats : les Roquebrune, Pierre Joselet, Alain Resnais, Georges Walter, ton futur père Frédéric Towarnicki qui était étudiant libre, Jacques Rastier qui est mort très jeune, Jean-Claude Nègre qui est ensuite devenu directeur de Paris-Normandie, Anatole Doman qui a rencontré à cette époque Alain Resnais, etc... Et je me suis fait étendre à l'examen de juin !

En 1941, nous avons fondé une troupe de théâtre avec Violante, Jacqueline El Masry, Emmanuelle Roquebrune et Jacques Rastier. Nous avons voulu jouer *Les jours heureux* qui était un grand succès à l'époque et où François Perrier a fait ses débuts d'acteur. L'auteur, Claude-André Puget est venu nous voir, il n'a pas beaucoup apprécié et nous a dit : « *Vous allez être la seule troupe à laquelle je vais interdire de jouer ma pièce* ». Mais cela ne nous a pas découragés, car il nous l'a dit très gentiment. Rastier l'appelait : « *Mon cher maître...* ». L'auteur dit un jour : « *Mais non, ne m'appellez pas maître* ». Jacques Rastier lui répond : « *moi, mes comédiens m'appellent maître* ». « *Et vous vous laissez faire ?* ». ....

Nous sommes allés jouer à Sospel dans une salle de 50 places, puis dans la banlieue de Sospel, sur une estrade grande comme un petit divan, où nous étions obligés de nous serrer les uns contre les autres. Les astuces de mise en scène tombaient à l'eau, car on risquait de tomber de l'estrade si on bougeait trop. Il y avait, dans le public, surtout des militaires, qui étaient venus parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire et qu'ils s'ennuyaient. Nous sommes ensuite partis en tournée, mais Bon-Papa ne voulait pas nous laisser partir seules, alors il a obligé madame Do Canto à partir avec nous.

Je me rappelle cet été là. Madame Do Canto avait loué une jolie maison dans le village de Magagnote, près de Cabris où je suis allée avec toi quand tu avais 17 ans<sup>2</sup>. Il n'y avait pas de voitures, nous circulions à vélo ou à pieds. Quand nous étions fatiguées, nous faisons du stop. Quand les voitures arrivaient, Violante et moi nous mettions au bord de la route, et madame Do Canto se cachait dans le fossé. Les voitures s'arrêtaient toujours pour Violante et moi, et alors madame Do Canto sortait du fossé.

A partir de l'hiver 40-41 on avait tout le temps faim. On avait des tickets de rationnement différents pour chaque catégorie de population. Il y avait les T (travailleurs de force), les adultes, les J3 (adolescents), J2 et J1 (enfants). Etant J3, j'avais droit à 150 grammes de pain par jour. Mais il fallait voir le pain, il était gris à l'intérieur, fait avec du son. Il ne devenait pas rassis, il moisissait tout de suite. Ma pauvre petite cousine Janine n'arrivait même pas à le manger.

Madame do Canto achetait des choses au marché noir, qui est apparu presque tout de suite et est allé ensuite en s'amplifiant. Alors, j'appréciais ses invitations.

Avec Violante, nous faisons de grandes expéditions à vélo, vers Saint-Laurent-du Var, où il y avait de très nombreux maraichers. Nous allions chez des paysans acheter des légumes, parfois des œufs et de l'huile. Nous ramenions des blettes, des topinambours, des rutabagas, qui sont une saloperie filandreuse, sans goût, qui donnent l'impression de manger de la ficelle. Les allemands raflaient tout en passant chez les paysans : le blé, le beurre, les fruits les légumes...

Quand on rentrait à Nice, on passait à l'octroi. On devait payer ce qu'on transportait. L'octroi a été supprimé en 1791 par la Révolution française, puis rétabli par Napoléon en 1798. Dans tous les programmes électoraux de la 3<sup>ème</sup> République, on disait qu'on allait supprimer l'octroi, mais les municipalités protestaient, et l'octroi n'a finalement été supprimé que par une loi du juillet 1943 de Pierre Laval. A Nice, l'octroi était à la place Garibaldi. On l'avait installé dans un ancien abri de bus. Il y avait une barrière, comme un passage à niveau à l'ancienne. Un employé de l'octroi nous disait : « *vous n'avez rien à déclarer ?* » Nous déclarions des blettes et des rutabagas. On payait 4 sous et on passait.

L'huile à l'époque valait le salaire d'un mois. On en avait un peu avec le ticket de rationnement, et aussi 250 grammes de beurre par mois pour la famille. Quand on avait cette ration de beurre, on était contents. La laitière la coupait dans de grosses mottes. Naturellement, il y avait toujours un peu de battement dans les quantités, alors les fromagers pouvaient faire un peu de marché noir. On a aussi mangé beaucoup de topinambours. Pour les matières grasses, Mémé avait eu une idée : les

---

<sup>2</sup> Ma mère s'adresse à moi (son fils) dans ses mémoires (note de Fabrice Hatem).

suppositoires à la glycérine. Cela remplaçait le beurre. Mais, très vite, il y a eu aussi pénurie de suppositoires à la glycérine. ....

Je suis devenue très mince à cause des tablettes des tablettes de chocolat laxatif qu'on achetait chez le pharmacien. Moi qui étais rondelette, je suis devenue comme un stockfish. Depuis, je déteste le chocolat.

Il y avait aussi une pénurie totale de tissus et de vêtements. Si on voulait être bien habillés, on prenait les vieux vêtements, on les décousait complètement et on les recousait à l'envers et ils avaient l'air neuf. Nous avons aussi fait faire, par ma couturière Andrée, dite « Dédé », une ancienne de chez Reb<sup>3</sup>, des manteaux avec de vieilles couvertures teintées en noir. Andrée faisait de la couture à domicile. Elle coupait bien mais elle cousait très mal. Mamie Nice disait d'un ton réprobateur : « ça, c'est du travail d'Andrée ». Le manteau qu'elle m'avait fait était sans revers et avait deux grosses poches en lapin noir. Il avait un chic fou, ce manteau, mais il n'a pas duré longtemps. Le tissu en était déjà usé au départ.

C'était une patriote, cette Andrée. Un jour elle nous avait dit : « *Moi, je veux bien coucher avec toute l'armée italienne, mais avec un allemand, jamais !* »

C'était déjà le statut des Juifs. Les commissaires aux questions juives furent Xavier Valat, puis l'horrible Darquier de Pelepoix. Nous ne pouvions pas travailler. L'administration, les professions libérales, l'armée, la police, l'enseignement public, le journalisme, les professions juridiques, nous étions interdites. Les Juifs ne pouvaient pas non plus être voyageurs de commerce. Le patron de Bon-Papa l'avait renvoyé avant même qu'on le lui demande : Il n'avait même pas attendu le statut des Juifs. Ceux-ci étaient en fait réduits à être commerçants ou plus exactement colporteurs. Ceux qui étaient propriétaires de leur fond de commerce avaient des administrateurs nommés par Vichy, qui les dépouillaient. Ils étaient comme employés dans leur propre fond, réduits à la portion congrue. Quant aux autres, ils n'avaient plus rien.

La propagande antisémite est apparue tout de suite. Pétain assumait les lois antisémites, mais n'a jamais eu de parole antisémite. Prudence, indifférence ? Darnand, par contre, avait un discours antisémite très violent. Il y avait dès 1940 des journaux comme *Gringoire, Je suis partout, la France d'abord*, spécialistes du harcèlement anti-Juif. Le gouvernement affirmait que les juifs disaient des mensonges, montaient des complots judéo-maçonniques, polluaient la France, etc.

J'ai toujours manqué d'ouverture d'esprit : je fais attention aux gens autour de moi, mais à l'intérieur d'un cercle étroit. Pendant cette année de philosophe, j'étais surtout éblouie par mes nouvelles amies, Violante do Canto, Anne Madinier, modèle de la jeune fille française. Je n'ai donc pas accordé assez d'attention à ce qui se passait autour de moi, aux événements politiques. Mais en fait, il ne se passait pas grand-chose. Nice était un enclos protégé, où il n'y avait pas d'occupation étrangère. Certes, Il y avait les Français qui faisaient partie de la Légion, et ceux qui réprouvaient Pétain. Mais, à l'époque, les lignes de partage politiques étaient encore assez confuses, et on

---

<sup>3</sup> L'ancien magasin de mon arrière grand père René Dana, grand-père de ma mère, qui avait fait faillite en 1934 (Note de Fabrice Hatem).



pouvait se tromper sincèrement, par patriotisme aveugle. Notre oncle Dalhsem, qui avait combattu pendant la première Guerre mondiale sous les ordres de Pétain, allait par exemple défilier avec la Légion. Cela ne l'a d'ailleurs pas empêché de se faire déporter 3 ans plus tard.

Cependant, la plupart des gens de notre famille détestait déjà le Maréchal Pétain. Je me rappelle qu'il avait fait un grand discours qui s'était passé à peu près au même moment que l'appel du 18 juin. Il avait dit : « *j'ai décidé de faire don de ma personne à la France pour atténuer son malheur* ». Je me rappelle que mon grand père, qui avait déjà près de 70 ans, avait dit en l'écoutant : « *Il n'y a aucun dynamisme là- dedans, c'est le discours d'un vieillard* ».

Pendant l'année 1941, on ne parlait pas de politique au lycée. On ne parlait de politique nulle part. On ne se reconnaissait pas entre gaullistes et pétainistes. Personne n'était déclaré. Mémé allait chez la boulangère et volait de petits morceaux de pain. Une fois, la boulangère l'a vue et n'a rien dit. Or c'était très grave, à l'époque : on allait en correctionnelle pour cela. La boulangère, pour signifier à mémé qu'elle ne la dénoncerait pas, a dit : « *ici je vois de tout, même des terroristes, et je ne dénonce jamais personne.* »

Cette boulangère était d'origine italienne, comme beaucoup d'artisans. La réunion de Nice à la France ne datait que de 80 ans, et les Italiens n'étaient pas encore entièrement assimilés. Ils n'étaient pas fascistes, mais ils allaient au consulat italien pour fêter Mussolini. Quant aux Français, ils étaient presque tous pour Pétain, ce qui ne signifie pas qu'ils aimaient les Allemands. Les adultes surtout étaient pour Pétain, car c'était l'attitude raisonnable.

Nous étions éduqués dans le culte du Maréchal Pétain. Tous les lundis, en arrivant au lycée, il y avait un salut au drapeau et un hymne au maréchal. On défilait toutes les écoles réunies, en chantant « *Maréchal, nous voila* ». Nous étions la classe de philo A, la plus prestigieuse car à l'époque la filière littéraire était la filière royale. Nous défilions les dernières, mais nous étions toujours très déçues. Sur l'avenue de la Victoire, le long du défilé des deux côtés du trottoir, les gens applaudissaient d'abord les petites filles à tout rompre. Mais quand nous arrivions, nous, en fin du défilé des filles, ils disaient : « *Enfin, voila les garçons !* », car les garçons nous suivaient. C'est tout ce que nous avons récolté comme « *hourra* ».

En retournant au lycée, nous avions des distributions de chocolat, c'est-à-dire une petite pellicule de chocolat enveloppant une pâte blanchâtre d'ersatz de sucre, le tout pesant 40 grammes. C'était immangeable, mais on se régalaient. On avait aussi des distributions de lait - que je ramenaient à la maison car je détestais le lait -, de pain, et même de pain américain. C'était un pain comme de la mignonette pour oiseau, ou comme de la meringue. Cela nous semblait bizarre. Le pain blanc était devenu anormal.

Petit à petit, la situation se dégradait, mes oncles Edmond et Ernest n'avaient pas de travail. Bon-Papa se débrouillait comme il pouvait. Il allait chercher une marchandise lamentable à Uzerche, où monsieur Braun connaissait des artisans. En fait, il faisait le colporteur, il allait chercher cela en douce, porte-monnaie par porte-monnaie. Moi, je faisais du tricot pour gagner mon argent de poche.

Je me rappelle mon anniversaire de 20 ans. C'est une histoire de roman russe. Ma sœur Huguette avait pour amie Marion Walter. Sa mère tenait un atelier où on peignait des boutons. Il s'agissait de représenter sur ces boutons un paysage de la taille d'une pièce de 1 ou 2 euros d'aujourd'hui. Il fallait peindre tout un paysage : une église, une montagne, des maisons, un berger, des moutons sur ces petits socles de bois verni noirs ou blanc dont l'éclat nous fatiguait les yeux. C'étaient des émigrées russes qui y travaillaient. Elles peignaient avec un pinceau à un fil pour pouvoir faire un travail extrêmement fin, comme le visage d'une bergère de la taille d'un demi-grain de riz. Elles transposaient pauvrement la tradition des boîtes russes. La production était taylorisée. Moi, je peignais le toit de la bergerie, une espèce d'accent circonflexe rouge. C'est tout ce que je savais faire.

La mère de Marion Walter était dure avec les ouvrières. Pas avec moi, qui n'avais pas vraiment besoin d'elle. Mais avec les russes qui vivaient des quatre sous qu'elle leur donnait, elle était terrible. Elle leur disait : « *La prochaine fois que vous venez en retard, allez-vous en, je ne vous paye pas ne rien faire !* » J'avais l'impression de travailler dans l'atelier des misérables. C'est là que j'ai fêté mes 20 ans. Quelqu'un avait apporté un gâteau aux carottes, et on a bu un ersatz de jus de fruit...

La ville de Nice était très belle, sans pollution automobile. Il n'y avait plus d'essence. Aux quelques voitures encore en circulation, était accroché sur le côté un récipient où l'on mettait du charbon de bois, ou de la sciure pour produire du gaz et faire ainsi avancer la voiture. On appelait cela le gazogène. La voiture pétaradait comme une mitrailleuse et avançait à trente kilomètres à l'heure.

A cette époque, je faisais encore du piano. J'allais prendre des leçons chez mademoiselle Perdigon. Elle n'était pas de niveau exceptionnel, mais elle nous donnait une bonne approche de la musique. Je donnais des répétitions aux enfants Bouchara, dont la famille possédait les magasins Reine et Bouchara à Paris. Ils prenaient eux-mêmes des leçons chez un très bon professeur, Janine Weil, qui avait le même physique que Barbara, et qui trouvait que je jouais tout à « peu près ». Elle disait : « *Vous ne pouvez pas être la répétitrice de mes élèves et être vous-même l'élève d'un autre professeur* ». Elle m'a pris comme élève, mais m'a rétrogradée de plusieurs années. Je jouais déjà, pas très bien, des œuvres assez difficiles, mais elle m'a fait tout lâcher pour jouer les premières variations de « *Ah vous dirais-je maman* » de Mozart. Elle m'a ainsi dégoûté du piano. Alors que je jouais avec joie des œuvres au-dessus de mes forces, elle m'a retiré cette joie pour essayer de me faire jouer de manière plus technique des morceaux beaucoup moins valorisants. Elle m'a fait beaucoup de mal sans le vouloir. Cela a été l'une des raisons pour lesquelles j'ai arrêté le piano.

Je me souviens d'une épopée, à la fin de l'été 1941. J'avais 17 ans. J'étais déjà sortie de philo, j'allais rentrer en faculté. Ton grand-père avait vendu, à Vichy de la marchandise achetée à Uzerche à madame Lemaire, veuve d'un grand fonctionnaire français, qui avait été directeur de l'une des grandes compagnies de chemins de fer. Cette dame avait ouvert un magasin à Vichy car elle s'ennuyait. Il fallait aller à Vichy pour récupérer l'argent de madame Lemaire. Comme Bon-Papa ne pouvait pas se déplacer facilement en France, à cause des contrôles dans les gares, mes parents avaient décidé que c'est moi qui partirais.

Il y avait des trains directs Nice-Vichy qui était devenue la capitale de la France. Je suis partie très tôt le matin et j'ai fait un voyage éprouvant. Il fallait se battre à l'époque pour entrer dans les trains

toujours en retards, bondés. C'était impossible d'avoir une place assise. En plus, il fallait passer tous les contrôles de police.

J'arrive à Vichy vers 12 heures. Madame Lemaire avait un joli magasin de maroquinerie de luxe. Elle avait beaucoup de distinction et de gentillesse. Je la soupçonne d'avoir eu un petit faible pour Bon-Papa. Elle a été très aimable avec moi. Elle m'a invitée à déjeuner, à diner, elle voulait que je dorme chez elle. Mais j'ai pris un train en début d'après-midi et je suis rentrée à minuit. A Nice, tout le monde était à la gare pour voir si j'avais pu rentrer. Nous étions ridicules, nous vivions dans la peur et l'angoisse et on se serrait les uns contre les autres comme des animaux dans une bergerie.

Il y avait une vie collective très intense autour de l'association générale des étudiants de Nice. Toute la jeunesse de Nice se trouvait là. On dansait. Puis, un jour, la police est venue nous dire de ne plus danser. Alors nous faisons du piano. Je faisais des quatre mains avec Alice Findler.

Je faisais partie d'un groupe d'amis composé de Pierre Joselet, Onelio Bettati, Emmanuel Roquebrune et son frère, Georges de Monceau, Françoise Mairet. Plus tard, nous nous réunissions chez Françoise, car il y avait trop de rafles et de contrôles d'identité à l'association. Il y avait aussi Anatole Dauman, qui a produit les premiers films d'Alain Resnais. C'était un personnage extrêmement déstabilisant, avec une intelligence perspicace, malveillante, et beaucoup d'esprit. Je me sentais paralysée et stupide devant lui. J'avais aussi un ami qui s'appelait Pascal Bianci. Il avait divorcé d'une coiffeuse épousée très jeune et vivait seul, un peu triste. Il imitait en virtuose la voix chevrotante et détestée du maréchal Pétain.

J'étais rentrée comme apprentie chez Nat Kin, un grand photographe qui était réfugié à Nice. Physiquement, il ressemblait à Charlot ou plutôt à ton ami Marc Pianko. J'avais déjà mon bac et il était d'accord pour me prendre avec lui. Mais je n'ai pas voulu continuer, car entre 5 et 7 heures, j'allais chez Françoise Mairet. Quelle idiote ! J'étais tombée sur l'un des plus grands photographes de l'époque !!!

Cette période des années 1941-1942 me semble n'avoir été qu'une grande journée d'automne. On s'était réfugiés dans une sorte d'attentisme. On avait des échos de la persécution, mais cela ne nous atteignait pas de plein fouet. Nous étions tous obsédés par la vie quotidienne et le ravitaillement, les pénuries de tissus, de nourriture. Notre détestation se concentrait sur le Maréchal Pétain. On attendait le Débarquement un peu comme un attend le Messie, une chose de merveilleux qui n'arrive pas.

J'ai encore le son de la radio anglaise dans la tête. On entendait d'abord 4 « toc toc toc toc » ; puis la phrase « *Ici Londres, les Français parlent aux Français* » ; puis quelques messages personnels. On pensait que c'était quelque chose de convenu dans les familles : des garçons qui donnaient de leurs nouvelles à leurs parents. Mais en fait, c'étaient des messages de la Résistance. On ne pouvait pas bien entendre la radio car une petite musique brouillait les messages. On passait les soirées tous blottis les uns contre les autres autour du poste de radio que l'on mettait très bas pour que les voisins n'entendent pas. Mais peut-être que les voisins, de leur côté, faisaient la même chose.

On avait aussi une carte de Russie avec des petits drapeaux pour suivre l'avance allemande. Mais quand ils ont commencé à reculer, nous n'avons pas changé les drapeaux de place, car nous avons peur qu'on nous découvre, et les drapeaux sont restés à Stalingrad jusqu'à la fin de la guerre.

Nous étions affamés et sans travail. Vers la fin 1942, Bon papa pesait 48 kilos pour plus d'un mètre quatre-vingt. Mémé pesait 36 kilos. Tantine devenait une jolie petite jeune fille.

Moi, je ne pouvais pas poursuivre mes études, à cause du numerus clausus pour les Juifs. J'avais passé mon bac dans des conditions magnifiques. Mais j'avais échoué à la première année de licence en droit, puis repassé l'examen en octobre 1942 à Aix, et je l'avais réussi avec une nouvelle et bien inutile mention. Bon-Papa Nice m'avait accompagnée et nous étions descendus à l'hôtel de la Mule Noire dont les couloirs tortueux et les chambres monacales mériteraient tout un chapitre. A Aix, Bon-Papa, ravi, m'a traînée dans tous les endroits qu'il avait fréquentés soixante ans plutôt.

A cause du statut des Juifs, je n'ai pas pu m'inscrire pour continuer ma licence en deuxième année de droit. Mon grand-père avait fait une très belle lettre pour la Faculté, disant que nous étions de la famille de ce Crémieux, qui avait signé le décret de rattachement de la Tunisie à la France, et que cela nous donnait le droit de rentrer dans le numerus clausus. Cela n'a pas marché du tout.

Mais il y avait une antenne accueillante à la faculté de droit à Nice, au centre universitaire Méditerranée. Là, il y avait un professeur de droit, monsieur Trotaba, avec un physique de paladin. Il donnait des cartes « d'auditeurs libres » à tous les étudiants juifs de la ville. A toi, cela peut paraître anodin, mais à l'époque il lui fallait un grand courage. Nous ne pouvions pas passer les examens, mais nous pouvions assister aux cours et il nous avait promis qu'un jour, quand « *ils auraient débarqué* », on validerait nos études. J'avais donc le droit d'assister aux cours, mais pas de passer les examens. Même fictivement.

On faisait beaucoup de musique, de concerts. On ne dansait pas, car c'était interdit : pas de cabarets, de boîtes de nuit, tout était fermé. Mais on allait chez les uns et chez les autres à des réunions sans danse et sans buffet.

Il y avait beaucoup de Juifs sur la promenade des Anglais. Le 16 juillet 1942, on avait entendu dire qu'il y avait eu une série d'arrestations à Paris et que tous les juifs étrangers avaient été arrêtés. Je l'ai dit à un ami, qui m'a répondu : « *Mais qu'est-ce que cela peut te faire ? Tu es française, toi !!* » Il disait peut-être cela pour me rassurer, mais cela m'avait profondément blessée. Depuis, je ne lui ai plus jamais adressé la parole et il n'a même pas compris pourquoi !

Malgré les meilleures bonnes volontés, la propagande antisémite nous excluait de la communauté française qui ne comprenait pas notre malheur, et c'était très douloureux.

A l'époque, Bon papa Nice avait un grand rêve pour la famille. On avait découvert une mine de bauxite dans l'arrière-pays, et il rêvait de devenir Président de la Société des Bauxites du Var. Il faisait le casting de l'équipe de direction : Son fils Sauveur au service juridique, ses trois beaux fils, Edmond ingénieur en chef, Ernest directeur du personnel, et ton grand-père Bon-Papa Paris chargé du service commercial car il était voyageur de commerce. Les femmes aussi travaillaient in partibus. Mais tout

cela n'a jamais existé que dans l'imagination de notre grand-père. En attendant, il entretenait, avec le maigre Cabinet d'affaires PIC (« Protection industrielle et commerciale ») .... Trois foyers et plus de dix personnes !

Ce fut une période transitoire au cours de laquelle on vivait au jour le jour une vie terne et relativement facile tant qu'on pouvait .... Manger : pas de grande rafle, pas de grands malheurs. C'était le statut des Juifs, nous étions dans la dèche, mais ce n'était pas violent. Avec le recul du temps et compte tenu de ce qui nous est arrivé après, cela apparaît comme une période de répit. Tous les trois mois il y avait un discours du maréchal Pétain qu'on était obligé d'écouter quasiment au garde à vous, et le soir on écoutait la radio anglaise. Nous parlions entre nous, mais pas à l'extérieur, par précaution. La plus grande partie de Nice était Pétiniste et si on avait une autre opinion, on allait en prison.

Il y avait les camps de jeunesse. Les jeunes allaient à la campagne pour travailler, mais souvent, ils s'enfuyaient et entraient dans la résistance. Malgré le statut des Juifs, on pouvait encore aller à la synagogue et Tantine était aux Eclaireurs israélites de France en 1942.

Pendant toute cette période de la guerre, j'étais très amoureuse de mon futur mari, Pierre Joselet, et je ne m'occupais que de cela. Et je me dis avec le recul que l'amour est un sentiment stupide qui rend les gens bornés, et leur donne des œillères. Quand il est partagé, cela donne une certaine harmonie, mais quand il ne l'est pas, cela devient, en plus, douloureux. Cet amour m'a empêché de voir ce qui se passait autour de moi, mais il m'a aussi aidé à vivre, car sinon j'aurais été désespérée.

J'avais autour de moi des garçons qui faisaient tous partie de la résistance, comme Pierre Joselet, qui a été largement décoré après la guerre (croix de guerre, médaille de la résistance, légion d'honneur). Il était socialiste, mais avait un tempérament de droite. Il avait pris comme pseudonyme « Siegfried » dans la résistance anti allemande ! Il aimait Wagner, car il y avait eu avant-guerre une admiration générale aveugle pour Wagner comparable à celle qu'on a eue pour Mozart-super-star dans les années 1970. Pierre était très doué pour la musique. Mais maman ne l'aimait pas. Il portait une grande cape que lui avait fabriquée sa mère, à la mode des bergers provençaux. Toutes les filles de Nice étaient en admiration devant lui. Mais ma mère, spirituelle et moqueuse, l'appelait « Capa mayor », ce qui rompait immédiatement le charme de la cape.

Le statut des Juifs était promulgué mais je ne m'en apercevais qu'à peine, car j'étais dans un milieu de résistants. Je n'ai finalement été l'objet d'insultes antisémites qu'une seule fois pendant la guerre. C'était avenue Malaussena : une femme m'a croisée et m'a regardée en disant : « *En v'la une avec ses chevaux de youtre* ». Pendant la guerre c'était grave.

Après la guerre, j'ai encore été insultée trois fois. La première fois Il y a 50 ans, Jean Witold, un ami polonais, m'a dit un jour : « *dans le monde, il y a les israéliens, les israélites, les juifs, les youpins et les youtres* ». J'ai répondu : « *Moi, je suis une youtre* » et je suis partie. Il a rappelé pour s'excuser avec tant de conviction que j'ai accepté..... Admettons qu'il ait été maladroit..... puis sincère....

La seconde fois, c'était il y a vingt ans. En sortant de chez mon amie Nicole Milhaud, à Montmartre, j'ai rencontré quelqu'un faisant le signe nazi et disant « *Heil Hitler* ». J'ai été heureuse qu'il ne

m'arrive rien de plus. Enfin, il y a une dizaine d'années, un clochard m'a abordée en me demandant de l'argent. Je n'ai rien donné. Il s'est retourné : « *Ça, c'est une youpine* ». ..... Quatre fois seulement en plus de quatre-vingt ans. J'ai eu de la chance.

## **L'occupation Italienne**

Le premier coup de tonnerre a été l'entrée des italiens. Mais cela a été un coup de tonnerre italien, pour rien. Car l'occupation italienne a été supportable, malgré le grand malheur de l'arrestation de Sauveur, finalement imputable plus aux Allemands qu'aux Italiens... Pour la population, ils n'ont pas été des tortionnaires comme l'ont été par la suite les Allemands.

L'occupation italienne a commencé en novembre 1942. Elle a coïncidé avec le débarquement anglo-américain en Afrique du nord. Je me rappelle très bien de l'arrivée des Italiens à Nice. C'était le soir du 11 novembre 1942. Il faisait encore jour, le temps était bon. J'étais sur l'avenue qui longe le Paillon, qui s'appelle je crois l'avenue Felix Faure, et j'ai vu arriver les premiers Italiens montés sur des motos. On les a regardés avec une grande curiosité mais sans trop d'animosité, même si on détestait le régime de Mussolini pour être rentré en guerre contre nous au moment de la défaite française. Mais ils ne donnaient pas le sentiment de rentrer en pays conquis. Ils étaient petits, noirs, pas plus brillants que les Français défaits de 1940.

L'armée italienne était étrange, sans comparaison avec l'armée allemande. De toutes les armées que j'ai vues à cette époque, c'était la plus pitoyable, plus que la française qui n'était déjà pas glorieuse. Les Polonais par contre, même vaincus, étaient superbes. Les Allemands étaient monolithiques et terrifiants. Les Américains n'avaient pas la superbe des guerriers, mais ils avaient l'air riches, décontractés et bien équipés. Je n'ai pas vu les Anglais et les Russes. Quand j'ai entendu mes amies qui les ont connus, je me suis félicitée de n'avoir pas rencontré de Japonais de l'époque de l'Axe !

Dans l'armée italienne, il y avait une énorme différence entre les soldats et les officiers. On avait l'impression que c'étaient deux armées distinctes. Les officiers, bien habillés, élégants, étaient des gens du nord, grands et blonds, qui s'efforçaient de ressembler aux Allemands. Les soldats, par contre, étaient dépenaillés. C'étaient de petits noirs à l'air misérable, venus du sud. Ils avaient une sorte de petite cape courte comme au Moyen âge. Les bersaglieri avaient des chapeaux ridicules à la Louis XI avec la pointe en avant et une petite plume sur le côté. Un jour, avec ma sœur, nous en avons croisé deux sur le boulevard Gambetta qui nous ont demandé où était la mer. On leur a répondu, en montrant les collines : « *Par là-bas, toujours en montant* ». Ce n'est pas avec des Allemands qu'on se serait permis ce genre de plaisanterie ! D'ailleurs, ils ne nous auraient rien demandé !!!

La vie sous l'occupation italienne à Nice était demeurée possible. Pendant l'été 1943, on allait beaucoup se baigner. La mer était délicieuse ; la pollution n'existait pas. On ne se baignait pas à l'embouchure du Paillon, car c'était là que débouchaient les égouts, mais sur le quai des Etats-Unis, sur la plage en face du quai des Ponchettes et du cours Saleya, où la mer était plus limpide, la plage plus large que sur la promenade des anglais et les galets moins gros qu'ailleurs.

Les Italiens se baignaient aussi à cet endroit.

On peut dire que les Italiens n'ont pas beaucoup aidé les Allemands. Nous arrivions vers 10 heures. Les soldats italiens étaient déjà là, en maillot de bain. Ils attendaient le coup de canon de midi. A midi, ils se rhabillaient vite, allumaient une mèche et faisaient sauter 3 ou 4 mètres cube de terre sous la colline, pour creuser le hangar à sous-marins. Puis ils se déshabillaient et recommençaient à se baigner. A ce rythme, ils n'ont jamais terminé le hangar à sous-marins. Mais, grâce à ces travaux stratégiques des italiens, on a pu installer l'ascenseur touristique qui aujourd'hui monte jusqu'au jardin du château.

Est-ce qu'ils n'avaient pas envie d'aider l'Allemagne ? Ou bien est-ce qu'ils n'avaient pas envie de travailler ? Ou bien est-ce qu'ils n'avaient pas assez de matériel ? Je ne sais pas, mais finalement tout s'est conjugué pour qu'ils ne fassent rien. Ils étaient d'ailleurs conscients qu'ils ne faisaient rien. Nous rigolions d'eux et ils riaient aussi en nous voyant nous moquer d'eux. A Nice, ils étaient comme des poissons dans l'eau ; la population n'avait pas d'hostilité contre eux.

Le pouvoir italien était fasciste. Le slogan de la radio italienne qui nous inondait était : « *Chi fara el mundo e su destino : Roma e Berlin* ». C'était un axe, un axe à trois avec aussi Tokyo, dont on parlait d'ailleurs très peu. Mais les soldats italiens, eux, nous foutaient la paix, fraternisaient avec la population italienne de Nice et surtout n'étaient pas fascistes, contrairement aux officiers. Le ferment du virage à gauche de l'Italie à la Libération était déjà perceptible sous Mussolini dans l'armée Italienne.

A un moment donné, on a appris qu'il fallait mettre le tampon « Juif » sur les papiers d'identité. C'était en 1943, pendant l'occupation italienne, ou bien un peu avant. C'était une loi de Pétain. Les Juifs allaient à un guichet spécial de l'hôtel Atlantique pour avoir le tampon. Je suis allée à ce guichet. Il y avait une rangée d'employés et, derrière eux, des portes de service qui donnaient dans l'arrière-cour de l'hôtel. Quand cela a été mon tour, le fonctionnaire a regardé ma carte et il a mis un coup de tampon à côté. Puis il m'a tendu la carte et m'a dit : « *prenez derrière, mademoiselle* ». Je lui ai retendu la carte en lui disant qu'il ne l'avait pas bien tamponnée. Il a de nouveau tamponné à côté et m'a dit de passer derrière une seconde fois. Je lui ai retendu ma carte. La troisième fois, .....il l'a tamponnée. Quelle gourde, et quel brave type !

Pierre Joselet, mon futur mari, était très adroit de ses mains. Il a dépiauté ma carte d'identité, a enlevé par fines couches la partie du papier où était écrit le mot « Juif » en la mouillant délicatement. A la fin, celui-ci avait complètement disparu et on ne voyait rien. C'était un travail terriblement minutieux. Il a mis plusieurs jours à le faire. Il cachait la carte dans la vasque du lustre pendant les périodes de séchage, pour qu'on ne la trouve pas en cas de contrôle de police. Les résistants disaient : « *quand on veut cacher quelque chose, il faut le cacher en hauteur pas vers le bas* ».

Puis, pendant l'hiver 1942- 1943, il a fait très froid. On n'arrivait pas à se chauffer. J'ai souffert cela plus que de la pénurie alimentaire, car les rations qu'on me donnait me suffisaient à peu près. Par contre, j'ai beaucoup souffert du froid. Nous nous chauffions avec de la sciure de bois. Il y avait de grands sacs de bois sur la cuisinière. Tous nos amis venaient passer la journée chez nous. Ils venaient pour se chauffer, mais ils s'en allaient avant le diner, car nous n'avions rien à manger, même pour nous. C'était par exemple le cas de la cousine Gentille. Elle était au même niveau de l'arbre

généalogique familial que moi, mais elle était plus âgée que mon père. Elle ne s'entendait pas avec Mémé qui la détestait. Elle était toujours bien coiffée, tirée à quatre épingles. Elle était très pauvre, et vivait d'une pension que lui versait son frère Vitali. Ils étaient tous les deux d'une grande distinction. Des juifs italiens. Elle était encore vivante après la guerre et est rentrée dans l'église de scientologie qui existait déjà, et qui n'avait pas encore la réputation d'une secte, plutôt celle d'une aberration mentale.

Vers le début de l'année 1943, ma petite cousine Janine faisait de la danse, et commençait aussi à faire du piano. Sa mère Tildi se saignait aux quatre veines pour que sa petite fille ait la même éducation que les petites filles riches. Elle avait une vie malheureuse. Son mari Ernest était un boulet. Elle avait divorcé, puis s'était remariée avec lui à cause de Janine. Ils n'avaient pas d'argent, déménageaient tous les deux ans car ils ne payaient pas le loyer. Ils n'avaient ni appartement à eux, ni vacances, ni beaux vêtements, ni facilités de la vie quotidienne. Mais elle payait quand même des leçons de piano et de danse à sa fille.

Mon amie Violante était rentrée à Paris. Je lui écrivais sur des cartes de correspondance interzones qui étaient comme des cartes postales. On n'avait le droit d'écrire que sur ce type de cartes qui pouvaient être contrôlées facilement par la censure. Les lettres cachetées ne passaient pas. On racontait à ce sujet cette historiette qui plaisait beaucoup : des membres de la même famille vivent dans les deux zones. Ils conviennent de s'écrire à l'encre rouge si cela va bien et noire si cela va mal. Celui qui rentre à Paris écrit à l'encre noire une carte particulièrement optimiste : Ici tout va bien. La vie reprend on trouve tout, des chaussures, des vêtements, de la nourriture, tout, tout, tout, ...sauf de l'encre rouge.

Cela a été aussi l'époque d'une certaine production cinématographique française, coupée de la réalité. C'étaient soit des films fantastiques, oniriques, soit des bluettes, des comédies légères, charmantes, souvent censés se passer au début du siècle. Autrement, cela ne passait pas à la censure allemande. Les vedettes en étaient Danielle Darrieux, Simone Simon, Blanchette Brunoy, Odette Joyeux, Louis Jourdan, Simone Renan, François Perier, qui étaient alors des jeunes premiers de 18-20 ans.

C'est à cette époque que je suis allée voir un film où j'ai tellement ri avec Eliane, *Fantôme à vendre*, de René Clair : c'est l'histoire d'un château hanté où un fantôme expie sa faute de jeune gentilhomme, qui est frappé d'une malédiction et doit errer dans le château jusqu'à ce qu'il rencontre la femme avec laquelle il a fauté. Le château est vendu pierre par pierre à des américains qui veulent le reconstruire en Amérique. On démolit le château, on le met sur le bateau transatlantique avec le fantôme. Et, sur le bateau, le fantôme rencontre la fille du milliardaire américain qui est une descendante de la femme qu'il avait déshonorée. Ils tombent amoureux l'un de l'autre et il redevient un beau jeune homme vivant, mais habillé comme au XV<sup>ème</sup> siècle. C'est très drôle et poétique, un film merveilleux.

C'était la dernière fois que j'ai vu Eliane, qui ensuite a été déportée et assassinée par les Allemands.

En 1942-1943, nous connaissions bien les trois sœurs Jacob : Hélène, qui est morte après la guerre, Denise, et Simone, qui a été déportée avec sa mère, son frère et son père. Simone, plus tard, allait



devenir la célèbre Simone Weil. Moi, j'étais dans la classe de Denise. Un jour, Denise est venue à la maison avec une jeune femme juive polonaise, qui avait un bébé d'un mois, Joseph. Elle avait aussi une petite fille, Sabine, que nous avons gardée à la maison. Sa mère nous apportait tous les soirs un œuf pour Sabine. Cette petite fille était très angoissée, elle couchait avec moi dans mon lit, et elle appelait sa mère en pleurant. J'ai toujours été très maternelle, je l'aimais beaucoup, j'ai essayé de la rassurer. Je sortais avec elle, on allait au jardin, et je lui apprenais le français. Elle jouait avec un petit seau et une petite pelle, et je lui montrais les fourmis. Elle disait « *fourmis* ». Et le soir dans le lit, elle me montrait sa tête et disait « *fourmis, fourmis* ». Elle m'a d'ailleurs passé ses ..... fourmis. C'était dur de s'en débarrasser, malgré la Marie-Rose.

Mais sa mère n'a pas supporté d'être séparée d'elle. Elle l'a reprise. C'était en 1943. La petite fille avait trois ans. Trois après, au cimetière de Nice, j'ai vu sur une tombe qu'elle était morte à 6 ans, juste après la Libération.

### **L'occupation allemande et les arrestations**

Les Allemands sont arrivés lorsque le général Badoglio, général en chef de l'Armée italienne, a demandé l'armistice en septembre 1943 après avoir renversé Mussolini. Immédiatement, les Allemands ont envahi la partie de la France occupée par l'Italie. J'ai vu les premiers Allemands au coin de la place Masséna et de la rue Giofredo. C'étaient deux officiers qui étaient habillés avec de grandes redingotes vertes, faites de peau de lézard. Ils étaient terrifiants. Ce n'était plus comme les Allemands de Vichy qui avaient été relativement « korect ». Avec ceux-là, ça a été tout de suite la schlague et le couvre-feu. Les Italiens aussi imposaient le couvre-feu, mais c'était plus tard et pas tous les jours. Avec les allemands, c'était le couvre-feu tous les jours, à huit heures, et si on était arrêtés, on ne revenait pas.

Ils étaient aussi très nombreux à Nice : parce que c'était sur le bord de la mer et donc un lieu possible de débarquement, et aussi parce qu'il devait y avoir beaucoup de troupes en permission courte à Nice. On en avait une peur insurmontable, surtout des SS. Ils avaient des salopettes noires avec de grosses ceintures de cuir, dont la fermeture était constituée de deux têtes de mort, et des cols avec un signe SS. Quand on voyait de loin ces silhouettes noires, on se cachait.

En septembre 1943, au moment du départ des Italiens et de l'entrée des Allemands dans la zone libre, l'armée italienne était en débandade comme l'avait été l'armée française trois ans plus tôt. La plupart des soldats italiens voulaient rentrer en Italie pour échapper aux Allemands, car si ceux-ci les attrapaient, ils les renvoyaient sur le front russe. Beaucoup d'officiers italiens étaient fascistes, mais les soldats italiens détestaient les Allemands et en avaient peur, comme les Français. Ils avaient des accointances avec la population française, et ils arrivaient à obtenir des vêtements civils. Mais les Allemands les contrôlaient, surtout les petits hommes bruns avec une petite moustache fine typique des italiens.

A ce moment, Bon-Papa Paris, ton grand-père, était malade, nous montions le voir à Saint-Valier. Chaque fois qu'une voiture militaire passait, nous voyons des pauvres hères qui se cachaient dans les bas-côtés en travers de la route. Et quand ils rencontraient des civils français, ils leur

demandaient : « *no ha tedeschi aqui ?* » La population française n'avait pas d'antipathie pour les italiens, surtout à Nice.

Et pourtant, mon oncle Sauveur a été arrêté par eux dans des conditions épouvantables. Il était recherché par l'Ovra, la Gestapo italienne, en tant que résistant. Les Italiens sont allés au cabinet PIC, pour arrêter son père, Bon papa Nice à sa place. Et ils l'on amené à l'hôtel Victoria, siège de l'Ovra, en haut de Cimiez. Et puis finalement, ils l'ont relâché, et un officier a dit à Bon papa : « *Dites à votre fils de venir, c'est uniquement pour l'interroger, je vous en donne ma parole d'honneur* ».

Ernest avait été arrêté aussi par les Français. Il avait été interné au camp de Modane, ouvert par les italiens. Il écrivait des lettres terribles, disant qu'il avait froid et faim. Puis il avait été relâché et il était revenu. Bon-Papa a organisé une réunion de famille avec Sauveur, Maya, et Olga la femme de Sauveur, pour savoir si Sauveur devait se présenter ou pas. C'est Sauveur qui a voulu y aller. Et les Italiens l'ont arrêté, contrairement à la promesse de l'officier, et envoyé au camp de Modane. Le train qui le transportait remontait vers le nord au moment où les Italiens ont demandé l'armistice. Une colonne allemande descendait et a capturé le convoi. Quand les Allemands ont approché, les italiens ont relâché tous leurs prisonniers du camp de Modane en leur disant : « *Partez, partez* ». Mais le pauvre Sauveur a été pris par les Allemands dans le train avec ses gardiens ! Les Allemands ont envoyé les prisonniers en camps de concentration et leurs gardiens italiens sur le front russe.

Sauveur a eu le temps d'écrire un mot pour Bon Papa Nice en disant : « *nous sommes pris en charge par les autorités militaires allemandes, qui nous emmènent. Occupez-vous de ma femme et de mes enfants* ». Ce mot a dû être jeté par la fenêtre du train et ramassé par des gens qui nous l'ont fait parvenir. Cela arrivait parfois.

Les Allemands sont arrivés à Nice le 23 septembre 1943. Dès qu'ils ont été là, cela a été une horreur. Avant leur arrivée, on avait déjà arrêté des Juifs étrangers, mais les Juifs français n'étaient pas trop inquiétés. Il y avait une femme juive polonaise qui s'était jetée par la fenêtre avec ses deux enfants. Mais c'étaient des drames ponctuels. Dès que les Allemands sont arrivés à Nice, les arrestations de Juifs, y compris français, ont commencé en masse. Rien qu'au cours de la première nuit, ils ont arrêté 500 ou 600 personnes à Nice, notamment une famille de Juifs Hollandais ou Polonais que nous connaissions, les Jockvetson : il y avait 4 enfants, 2 garçons et deux filles. Ils ont été dénoncés à la Gestapo par la fermière qui les hébergeait. Trois des enfants ont été déportés et la mère est restée toute seule car le dernier fils était parti dans la Résistance. Les filles étaient belles ; la première, Isabelle, avait un abattage formidable. Elle ressemblait à Barbara Streisand. La seconde, Ada, était une vraie beauté. Tout le monde était amoureux d'elle. Mon amie Constantin Litvak les a bien connues. Quand on parle d'elle, on a envie de pleurer, deux belles jeunes filles pleines de vie...

De septembre à novembre, nous sommes restés à Nice sous occupation allemande. On ne vivait plus, on apprenait tous les jours que des gens étaient arrêtés. On hésitait à sortir, car on avait peur d'être arrêté par les Allemands. On ne pouvait pas dormir non plus. Il n'y avait que des voitures allemandes qui circulaient la nuit, parce que c'était le couvre-feu et parce que l'essence était rare. Quand on entendait une voiture rouler, c'était l'angoisse, jusqu'à ce qu'on l'entende s'éloigner. Nous avions toujours une valise avec des vêtements chauds pour les emmener avec nous si nous étions pris. Une voisine me gardait quelques tissus que j'avais pour faire une robe. J'étais contente car je me disais

que si j'étais arrêtée, je pourrais ensuite récupérer les tissus en rentrant. Quelle dérision dans ce naufrage générale !

Bon-Papa jouait beaucoup aux cartes. Un jour, il n'était pas rentré avant le couvre-feu, car sa partie s'était poursuivie trop longtemps. Mémé pleurait en disant « *Léon aussi à Drancy* ». Et puis il est rentré, et elle ne lui a même pas fait de scène tellement elle avait été angoissée.

Notre oncle Elie, le second frère de Bon Papa, a été arrêté à ce moment avec sa femme Elvire, ses deux filles André et Eliane, une gentille écervelée qui voulait faire du théâtre. Ils étaient allés habiter dans les environs de Nice chez une paysanne et c'est là qu'ils ont été arrêtés. Il y avait aussi leur fils Chocho et sa femme Elizabeth, avec leurs trois enfants : une petite de 3 ans, leur bébé de deux mois et un petit malheureux qui leur était resté sur les bras, l'enfant de Juifs polonais qui avaient déjà été arrêtés.

Elie est mort d'une crise cardiaque avant de partir de France. Dans un sens, il a eu de la chance.

Il y avait des voitures-radio qui circulaient dans la rue la nuit car les Allemands cherchaient à repérer les gens qui écoutaient la radio anglaise. A ce moment-là, on savait que les Boches étaient en train de prendre une pile à en Russie. Ce genre de nouvelles se communiquait de bouche à oreille, mais pas officiellement. Nous étions devenus silencieux. Même quand les Américains ont débarqué le 6 juin 1944, les gens dans la rue s'abordaient en chuchotant : « *Ils ont débarqué* ». Le débarquement était devenu une plaisanterie dans la bouche des pro-allemands. Quand quelqu'un était naïf, on disait : « *Il attend le Débarquement* » comme s'il s'agissait de quelque chose d'improbable à laquelle seuls les imbéciles pouvaient croire.

Mais je reviens à l'automne 1943.

Sous l'occupation allemande, il y avait une série d'actualités sur la guerre à l'est. La musique qui les accompagnait était les préludes de Litz. Pendant plusieurs années après la guerre, je n'ai pas pu les écouter, malgré leur beauté. Je me souviens aussi des affiches de propagande hitlérienne avec des slogans comme : « *soyez attentistes* » (pourquoi « attentistes ? ») et aussi « *Devenez européens* », c'est-à-dire Allemands nazis, Polonais antisémites, Français pétinistes, Espagnols franquistes, etc. Aussi, quand on a fait l'union de l'Europe, quelques années plus tard, j'étais très perplexe. Il y avait aussi des affiches « *Engage-toi dans la LVF* ». Certains s'engageaient, mais pas beaucoup. Puis, à partir du moment où les Allemands sont rentrés en zone libre, la légion s'est effacée au profit de la milice, carrément pronazie.

Cette milice était constituée de Français qui travaillaient avec les Allemands. Ils ont commencé à faire chasse aux Juifs, avec des rafles dans les cafés, des descentes dans les appartements. Ils arrêtaient autant que la Gestapo. Mais ils travaillaient aussi pour leur compte personnel, car ils dépouillaient les gens. On pouvait être embarqués à tout moment. La vie était arrêtée. Il y avait des mouchards dans chaque quartier et quand on les rencontrait dans la rue, on avait peur.

Je me rappelle d'un certain L., qui faisait partie de la milice. Après la guerre, il est venu trouver Pierre Joselet, qui avait un grade dans la Résistance, et il lui a dit : *je t'ai vu très souvent avec une petite*

*juive et je ne vous ai pas dénoncés* ». Et Pierre lui a répondu : « *Tu as eu tort, tu étais déjà un traître à ce moment-là.* »

Octobre et novembre ont été deux mois terribles. Nous ne pouvions plus sortir. Un jour, on sonne à la maison. C'était le marchand de piano qui venait chercher son instrument. Le loueur a eu peur que son piano soit embarqué si nous étions arrêtés. C'était un coup terrible pour moi, comme un signal.

On apprenait tous les jours que quelqu'un avait été arrêté. On était dans l'attente des nouvelles de Sauveur. C'étaient les mois les plus abominables. On n'a pas vécu, on a juste survécu. Je voudrais passer vite sur cette période, car je n'arrive plus à dormir. Je pense surtout à Janine, quand elle a été séparée de sa mère. Elles ont dû faire le voyage ensemble, mais quand elles sont arrivées à Auchwitz, elles ont dû être séparées !

Ils habitaient en bas de Magnane, entassées tous les trois dans un petit deux-pièces. Mais c'était encore le bonheur quand ils étaient ensemble. Tildi disait : « *Si on m'arrête, et qu'on m'envoie en Allemagne, je ferai du sabotage* ». On n'imaginait pas ce qui allait arriver.

Bon Papa et Mamie Nice sont partis chez une paysanne à Saint-Laurent-du-Var avec Janine, Tildi et Ernest, car il fallait absolument se cacher. La paysanne était méchante et dure. Ils tremblaient devant elle sans pouvoir la quitter. Ils étaient cinq chez elle. Un jour, le 10 novembre 1943, Ernest était un peu malade et a voulu aller chez le médecin qui était un condisciple de notre oncle Sauveur. Ils sont descendus à Nice tous les trois, et au moment où ils sont sortis de chez le docteur Morisset, les sirènes ont commencé à sonner. On n'avait pas le droit d'être dans la rue pendant les alertes. Le docteur Morisset leur a conseillé de rester chez lui jusqu'à la fin de l'alerte, mais Ernest a voulu rentrer à la maison. En sortant de chez le docteur ils ont été raflés tous les trois avec Janine qu'ils avaient simplement amenée pour lui faire faire une promenade. La petite a tout de suite pleuré, et les Allemands ont compris qu'ils étaient Juifs.

Ernest croyait qu'il ne serait pas arrêté, car il était ancien combattant. Olga, la femme de Sauveur, est allée à l'hôtel Excelsor pour supplier qu'on lui rende au moins Janine. Mais sans succès, bien sur. Le lendemain matin, Mémé était en train de repasser. Bon-Papa Nice arrive et demande : « *et Tildi ?* ». Maman dit : « *Elle n'est pas là* ». Alors, ils sont allés voir si les enfants ne s'étaient réfugiés pas dans leur maison de Nice, mais elle était vide. Et le docteur Morisset a téléphoné pour dire qu'ils avaient été arrêtés après être sortis de chez lui.

Quand Tildi et Janine ont été arrêtés, mon père a décidé : « *il faut qu'on s'en aille* ». Il a d'abord demandé à Olga, la compagne de Sauveur, si on pouvait aller habiter chez elle. Elle a refusé, parce qu'elle savait que ce n'était pas une bonne idée. Elle nous a dit : « *vous ne savez pas ce que sont les Allemands, partez, allez-vous en allez vous en* ». Elle avait vécu l'occupation allemande dans le nord de la France pendant la première guerre et elle les détestait.

Ce soir-là, mon père nous a emmenées manger des lentilles dans un restaurant de marché noir. On était à un tel degré de désespoir qu'on ne vivait plus qu'heure par heure. Les grands parents seuls à Saint Laurent Sauveur, Tildi, Ernest et Janine arrêtés, Il n'y avait plus que Papa, maman, Huguette et

moi : pouvoir passer la dernière nuit dans la maison sans être pris et demain, partir, partir, partir : rien d'autre ne comptait,

Et le lendemain bon papa nous emmenées à Monte Carlo.

Nice était vidée de tous ceux que nous aimions.

### **Monte Carlo : une si triste attente**

A Monte-Carlo, la situation était moins mauvaise. Les Allemands y étaient présents, mais n'occupaient pas et ne raflaient pas. Mais il fallait la carte monégasque pour y habiter, et elle coûtait 5 millions de francs, une somme très élevée. Nous avons pris le faux nom de Toncelli, car notre cousin Robert, fils de l'oncle Eliah, avait une petite amie adorable, manucure chez Jeanne Lanvin, qui avait beaucoup de sœurs dont elle nous avait donné les cartes d'identité.

Mais cela ne plaisait pas à Mémé. Nous avons repris nos vraies cartes, que ma mère a un peu trafiquées. Judas est devenu Jules, Esther et devenue Emilie, Rebecca est devenue Roberta. Quant à Huguette, elle n'avait pas besoin, à treize ans, de carte d'identité.

A la Libération, tous les gens qui avaient des papiers falsifiés ont du venir à la mairie pour reprendre leur identité. Je suis venue à la mairie du 7<sup>ème</sup>. Le juge d'instance a dit sur un ton sévère : « *Qu'est-ce qui a fait ça ?* ». J'avais très peur et j'ai dit : « *C'est ma mère* ». « *Eh bien, mademoiselle, vous direz à madame votre mère que si on avait tous travaillé comme elle dans la Résistance, on aurait tous été arrêtés* ». Mais je reviens aux temps moins heureux.

Nous avons été très aidés par le père de ma cousine Linette, le frère de mamie Nice, l'oncle Eliah, qui était très riche et avait la carte monégasque. Il nous a retenu une chambre à l'hôtel le long de la voie ferrée, à côté du casino de Monte Carlo. Nous avons raconté à l'hôtelier que nous habitons aux Ponchettes, car le quartier des Ponchettes avait été évacué par les allemands. La mère de Linette, la tante Virginie, nous avait donné une bouilloire électrique pour faire cuire notre nourriture. Pendant plus d'un mois nous avons mangé des légumes bouillis

Mais début décembre, les Allemands on fait une descente, et le patron nous a demandé de partir, non par méchanceté, mais parce qu'il n'y avait plus de sécurité pour nous dans son hôtel.

Ce soir-là, nous errions dans les rues de Monte Carlo. Nous n'avions plus d'endroit où coucher. Alors Bon Papa nous a emmenées dans un bon restaurant où on a dépensé l'argent qui nous restait pour faire un bon repas. Et alors un miracle s'est produit : l'hôtelier est venu nous chercher au restaurant pour nous emmener coucher chez lui.

Le lendemain, notre cousin Robert a trouvé un appartement à Beausoleil. Il était affreux : il donnait sur une cour qui servait de réserve à purin. Il appartenait à un cousin par alliance. La gardienne avait des airs de sous-maîtresse de bordel, qui lorgnait sur le renard argenté de ma mère, tandis que sa fille lorgnait sur mes boucles d'oreilles fantaisie.

Je couchais dans la même chambre que Tantine. Dès que nous sommes arrivés à Monte Carlo, elle a été inscrite au lycée, et c'est là qu'elle a commencé à faire de l'italien. Elle déjeunait là-bas, dans ce joli lycée sur le Rocher, et elle mangeait un peu moins mal que nous.

Elle avait un professeur, mais qui a dénoncé plusieurs élèves juifs. A la Libération, des élèves sont rentrés dans sa classe avec un revolver et l'ont abattu.

Moi je ne faisais pas d'études, mais je donnais cours particulier pour gagner un peu d'argent. Je donnais des répétitions de piano aux deux enfants Bouchara dont Alain, l'aîné, est mort d'un accident de moto à 17 ans après la Libération. J'avais aussi pour élèves les enfants de madame H..., alias Bloch, des Juifs qui s'occupaient de show business. Je leur faisais faire leurs devoirs. Ils avaient aussi un tout petit garçon de 18 mois. Comme je l'aimais beaucoup, je le promenais. Un jour, je le déshabillais, par nécessité, dans les jardins du casino et sa grand-mère m'a dit : « *mais vous êtes folle de lui faire faire pipi devant les Allemands.* »

Je m'occupais aussi d'un autre petit garçon qui habitait avec son grand-père la suite royale de l'hôtel de Paris et où il était bien seul. Le grand-père, Monsieur K., était le directeur de la filiale d'une grande société pétrolière américaine en France, mais comme il était juif et américain, il s'était réfugié à Monte Carlo avec ce petit garçon qui était l'enfant de sa fille. Le grand-père s'occupait de ses stock-options et de ses parties de cartes et le petit fils restait avec le maître d'hôtel et avec moi. Il était abandonné, quoique très riche. Il était en quête de tendresse. Quand j'arrivais bien pomponnée, il travaillait bien, mais quand j'arrivais mal fichue, il ne faisait rien. J'étais chargée de lui faire perdre son accent.

En ville, il y avait un grand blond qui nous faisait très peur à ma mère et à moi. Il avait l'air d'un « aryen ». On pensait que c'était le chef de l'antenne locale de la Gestapo. Dès qu'on le voyait, on s'enfuyait. Mais ce n'était qu'un anglais réfugié à Monte-Carlo. Par contre, il y avait un gros bonhomme qui nous saluait très courtoisement. On pensait que c'était un boucher et qu'il pourrait nous donner de la viande au marché noir. Mais on n'a jamais osé l'aborder. Et on a eu bien raison, car c'était, lui, le membre de la Gestapo locale. Tu vois qu'on avait de l'intuition !

Nous vivions le plus possible le jour dans Monte- Carlo, mais le soir il fallait bien rentrer en France, à Beausoleil, pour dormir.

Bon-Papa a été arrêté un jour par la Gestapo à Beausoleil (en fait, à vingt mètres de là, c'était Monte-Carlo ; parfois la frontière passait même à l'intérieur des maisons). Les Allemands lui ont demandé s'il était juif, il a répondu que non. Il y avait un car qui attendait les gens arrêtés en même temps que lui. Le car commençait à se remplir. Il a juré qu'il était turc et musulman On lui demande s'il parle une langue étrangère. « *Est-ce que vous parlez l'allemand ?* » Il a dit que non, car en général les Juifs savaient parler plein de langues et pas les Musulmans. Il entendait le dialogue entre les deux Allemands qui l'interrogeaient. L'un disait : « *C'est un Juif, regarde son nez.* » L'autre : « *Non, il n'est pas Juif* ». Un troisième est rentré en courant, en disant en allemand : « *Le car est plein, il va partir* » ; et l'autre a dit : « *Lassen zie gen* », ce qui veut dire « *laisse-le partir* ». Bon-Papa a compris, mais il a eu le réflexe de ne pas bouger.

On l'a laissé partir et il s'en est allé tranquillement, sans courir et il est arrivé tremblant à la maison. En fait, il avait couru un risque encore plus important, car quand il est rentré, il a vu qu'il avait dans son portefeuille un papier d'identité sur lequel était écrit « Israélite du levant ».....

### **Une protection rapprochée**

Il arrivait cependant que des Allemands arrêtent quelqu'un même dans une rue de Monte Carlo. Limitrophe de Beausoleil. On pouvait alors s'adresser à un policier monégasque s'il y en avait un présent. Celui-ci, protestait, raccompagnait poliment le plaignant avec l'allemand à la frontière (c'est-à-dire de l'autre côté de la rue)... et retournait dans son « pays ».

Un soir, ce sont des miliciens français qui sont arrivés dans l'appartement de Beausoleil. Ils ont perquisitionné. Ils ont fouillé partout, trouvé les bijoux de ma mère et une photo de moi : « *Quelle belle juive !* » Mais ils n'ont arrêté ni ma mère ni ma sœur malade, ni même volé de bijoux, peut-être parce ce qu'à cette époque, les Allemands refluaient déjà.

Pourtant, il fallait encore partir de là, car c'était devenu trop dangereux.

Notre cousin Robert nous a alors planqués chez un certain Georges Duplan. Un brave type, ce Monsieur Duplan. Il mériterait un chapitre pour lui tout seul : c'était une « juste » modeste auquel nous devons peut être la vie tous les quatre.

Il était originaire de Cavillon et recherché par la Milice pour faits de résistance. Il se cachait à Monte Carlo dans l'appartement magnifique de son beau-père, un gros marchand de fruits et légumes. Mais il ne fallait pas qu'on sache que nous vivions là. Georges Duplan se cachait de la Milice, de ses voisins de son beau-père qui ne voulait pas qu'il héberge des Juifs. Et pourtant, il nous a accueilli tous les quatre alors que notre présence affectait fortement sa propre sécurité !

On enlevait nos chaussures, on s'enveloppait les pieds dans du papier-journal et on glissait plus qu'on ne marchait sur les tommettes pour que les voisins ne nous entendent pas. On est resté là trois semaines ou un mois jusqu'à la libération de Beausoleil et de Monte Carlo, qui a eu lieu plusieurs jours après celle de Nice à cause de la poche du Mont Agel.

Je parlais beaucoup avec madame Geisvar, la belle-mère de monsieur H., en gardant son petit fils. Un jour, elle me dit : « *J'ai entendu la radio anglaise, ils disent que les Allemands attrapent les Juifs, qu'ils les tuent et qu'avec leur graisse, ils font du savon* ». J'ai raconté cela à mon père qui a dit : « *c'est cette folle qui répète les bobards de la radio anglaise* ». Peut être m'a-t-il dit cela pour me rassurer !!! Ou bien l'ignorait-il vraiment ? Je ne sais pas.

A la fin de l'Occupation, on n'avait plus du tout d'argent. Alors mon père a vendu « la broche » de maman, et on a vécu jusqu'après la Libération. Tous les Juifs vendaient leurs bijoux à Monte Carlo. Il y avait un trafic pas possible. Bon-Papa se débrouillait pour trouver du riz, du beurre, du fromage. Il revendait tout cela, mais en prenait au passage un peu pour nous. Nous vivions comme des clochards. Un jour, notre oncle Eliah nous a donné un morceau de gruyère qui devait peser 600 ou 700 gramme. Je m'en souviens comme s'il m'avait donné un lingot d'or.

L'oncle Eliah avait trois enfants : la cousine Emile (qui t'avait offert un tricycle quand tu étais petit), Linette sa sœur et le cousin Robert ; Robert était comme Ernest. Il n'a jamais travaillé de toute sa vie. Mais il était bon, accueilli et aimé partout comme une fête.

### **La belle légende**

L'oncle Eliah était un grand antiquaire parisien. Un jour, vers 1946-1947, il était dans le sous-sol de son magasin, tentant de vendre un beau tapis à une cliente richissime. Il y avait au rez-de-chaussée un commis, qui descend, et dit : « *il y a un client qui paraît sérieux, voulez-vous monter ?* » L'oncle monte en faisant attendre sa cliente du bas. Il voit un homme assez mal habillé : « *Votre tapisserie m'intéresse, elle fait partie d'une série de quatre que j'essaye de reconstituer* ». Mon oncle était de mauvaise humeur et pensait qu'il allait rater sa vente du sous-sol. Le client mal habillé demande le prix de la tapisserie et l'oncle maussade répond « *C'est trop cher pour vous* ». Alors, l'autre s'en va, puis revient sur ses pas pour donner sa carte : « *Elie de Rothchild* ».

L'oncle Eliah se rattrape miraculeusement : « *Alors, excusez moi, ce n'est pas assez cher pour vous* » Le client, courtois, a bien voulu sourire de l'acrobatie.....

Ils ont sympathisé et Elie de Rothchild l'a chargé de retrouver toutes la série qu'il recherchait.

C'est Emilie, sa fille, qui racontait cette anecdote sur son père.

Si non è vero, è ben trovato.

Si je te la raconte à mon tour ce n'est pas parce que je la trouve exceptionnelle, il s'en faut de beaucoup..... Mais parce qu'elle est « essentiellement » exacte. Même si Emilie a tout inventé, Eliah aurait pu être protagoniste de cette histoire. Vraie ou fausse, peu importe. Cette anecdote le décrit parfaitement.

En 1944 à Monte-Carlo, nous étions moins malheureux que nous aurions pu l'être si nous avions su ce que les Allemands faisaient des Juifs. Nous espérions toujours que « les enfants » reviendraient. Nous pensions qu'ils étaient dans des camps de travail, mais nous n'imaginions pas que les Allemands tuaient tout le monde. Nous étions cependant obnubilés par la terreur d'être nous-même arrêtés. Nous devions nous cacher des Allemands mais aussi de la police française, car la loi française nous interdisait d'habiter à Beausoleil. En plus, nous n'avions pas de travail. Mon père ne pouvait dire de quoi il vivait.

On attendait le Débarquement. A Monte-Carlo, nous avons eu un répit de quelques semaines, mais tous a recommencé avec l'ardeur à la tâche de la Milice au cours des dernier mois : elle travaillait presque en circuit fermé, arrêtait les Juifs sans ordre pour les dépouiller et les remettait aux allemands, Mais l'être humain est fait pour tout supporter et nous avons supporté.



Je ne me rappelle pas très bien comment je vivais à Monte Carlo. Je ne connaissais absolument personne. La seule personne avec laquelle je m'entendais bien était ma cousine Linette. C'est de cette époque que date notre grande amitié.

Linette avait un ami charmant qui ressemblait à Cary Grant, Georges Cravenne. C'est lui qui a créé la cérémonie des Césars. Il était élégant et plein d'esprit. Et moi, j'étais complexée par mon manque d'humour, ma pauvreté. Georges Cravenne fréquentait l'hôtel de Paris, mangeait dans les meilleurs restaurants. Il était déjà ce que l'on devait appeler bien plus tard un *people* ....

A Monte Carlo, on avait plus de nouvelles qu'à Nice car il y avait les réfugiés fortunés qui avaient « la carte ». Ils habitaient la Principauté dans de belles chambres d'hôtel, où on avait plus d'informations. De plus, comme la Gestapo ne rentrait pas dans la ville, les gens pouvaient écouter la radio anglaise sans risquer d'être arrêtés à cause des voitures scientifiques allemandes qui repéraient les radios dans les maisons françaises.

Tout à fait à la fin de l'Occupation, j'étais un jour descendue à Nice. Sur toute l'avenue de la Victoire, c'est un silence incompréhensible. Les gens se dirigeaient lentement vers la place Masséna sans rien dire. Et en haut de l'avenue, de chaque côté, il y avait un homme pendu, l'un du côté des Galeries Lafayette, et l'autre du côté des arcades qui vont vers la place Masséna. C'étaient Thorin et Grassi. Les Allemands les ont laissés quelques temps, puis les ont enlevés, car ils ont peut-être eu peur d'une réaction de la foule. C'était un silence lourd, menaçant. Les gens se regardaient entre eux d'un air incrédule, personne ne parlait. Je suis partie tout de suite, car j'ai eu peur d'une descente de la Gestapo.

### **Le Débarquement et la Libération**

Parfois, on voit très distinctement la Corse depuis Nice. Un matin d'été, alors que nous étions encore sous l'occupation allemande, nous avons vu la Corse libérée depuis octobre 1943 qui couvrait une grande partie de l'horizon. Cette Corse libérée, on la voyait comme un vrai paradis que l'on ne pouvait pas encore atteindre.

Le 6 Juin 1944, le jour du Débarquement, j'étais allée à Nice. Ne pense pas que c'était une explosion de joie ! Loin de là. Les gens s'abordaient dans la rue, se regardaient en chuchotant. Il y avait un étrange silence. Personne ne disait rien car les Allemands étaient là. « Cela » n'avait pas été annoncé dans les journaux. Il y avait seulement quelques entrefilets de deux lignes. Pendant trois jours, la presse a dit que le Débarquement avait raté et que les Alliés allaient être rejetés à la mer. Mais, on a finalement eu des nouvelles par la radio anglaise. Paris a été libéré à la fin août, pratiquement le même jour que Nice.

En Provence, les Alliés ont débarqué le 15 août à Golfe Juan, et aux Muids. A partir de ce moment, il n'y avait plus d'organisme pétiniste officiel sur la côte d'Azur. A Monte-Carlo, je voyais le débarquement dans mon imagination comme une espèce d'explosion de tonnerre, tsunami, pas comme quelque chose d'insidieux. Mais cela a pris un temps qui a semblé interminable : ils ont mis 15 jours pour arriver à Nice, qu'ils ont pris le 28 Août.

Quand ils ont débarqué, on l'a su tout de suite à Beausoleil parce qu'on entendait le canon. Mais, au dessus de Beausoleil, il y avait le fort du Mont Agel qui était occupé par les SS et qui a tenu plusieurs jours après Nice. On a vécu au milieu d'une bataille qui a duré 10 jours et dont personne n'a parlé.

Il y avait deux croiseurs anglais dans la rade de Monte Carlo, qui bombardaient le fort du Mont Agel. Ils n'ont pas été coulés malgré les obus allemands qui les visaient, car ceux-ci n'étaient pas précis. Beaucoup d'obus tombaient à l'eau. Les avions étaient seulement anglais, car les Allemands n'avaient plus d'aérodrome. Un jour, un avion anglais a été abattu et il est tombé avec un grand éclat de lumière, dans le port. Alors Mémé a dit en pleurant : « *Ils l'on eu, ils l'on eu* ». Et nous lui disions : « *Tais-toi, tu vas nous faire arrêter* ».

Pendant la bataille du Mont Agel, nous étions dans l'appartement de Georges Duplan. Tantine et moi, nous étions couchées et nous entendions siffler les obus au dessus de nos têtes. L'oncle Ernest, qui avait fait la guerre, avait dit un jour que quand on entendait siffler les obus, on ne risquait plus rien. Alors, dans le lit avec Tantine, en entendant tout le temps siffler les obus, nous disions : « *On ne risque rien, puisqu'on les entend*. » Bien sur, c'était idiot, car il y avait toujours l'obus suivant qu'on n'avait pas encore entendu. Peut-être que nous voulions juste nous rassurer ?

Pendant toute la guerre, nous avons très peu mangé. Mais vraiment là, entre le 15 et le 28 août 1944, il n'y avait vraiment plus rien. Même à l'Hôtel de Paris, l'un des plus grands palaces du monde, il n'y avait plus rien à manger et on voyait les maîtres d'hôtel en gants blancs qui venaient chercher la soupe populaire pour leurs clients. Cette soupe était une eau insipide. Mon père avait trouvé un peu de riz, et nous avons tenu, tous les quatre et monsieur Duplan, pendant huit jours avec ce riz. Mais ensuite, nous sommes allés nous aussi à la soupe populaire.

Puis, un jour, les Allemands ont mis des affiches partout : couvre feu total, interdiction de se mettre aux fenêtres, d'ouvrir les volets. On s'est mis derrière les persiennes personnes closes et on a vu partir les Allemands en chaussettes. Ils tenaient leurs chaussures en mains. Je les ai vus de mes yeux. Mais je ne sais pas où ils sont partis, car les Américains étaient tout autour.

Puis les Américains sont arrivés. Certains disent aujourd'hui que ce sont les résistants qui ont libéré la France, Paris et Nice, mais ce n'est pas vrai : c'est le débarquement américain qui nous a libéré et qui a permis aux Résistants de se manifester au grand jour quand les Allemands étaient déjà partis ou sur le point d'être vaincus. Alors, quand on dit - conformément aux sentiments anti-américains actuels - que la Résistance a libéré la France, c'est une erreur historique. Pour dire une chose pareille, il faut ne pas avoir vécu cette époque. Qui n'a pas vu la puissance militaire allemande et le fanatisme nazi, n'a rien vu et ne peut même pas comprendre le courage qu'il a fallu aux premiers résistants pour résister et espérer. Ce n'est pas mépriser leur courage que dire cela, c'est le contraire.

Mais la vérité, c'est que pour vaincre une armée comme l'armée allemande, il a fallu deux armées très puissantes, l'américaine et la russe. Le courage des résistants et celui des Anglais n'y auraient pas seuls suffi.

Quand les véritables résistants sont entrés dans les villes, presque tout le monde a voulu porter le brassard FFI ou FTP, au point que les vrais responsables résistants étaient obligés de demander à certains de les retirer.

J'étais encore à Monte Carlo lorsque j'ai vu les premiers Américains. D'abord on a vu quelques estafettes, puis le gros des troupes est arrivé. C'était la liesse générale, et pourtant la parole n'a pas été libérée tellement vite. Je voulais me mettre à la fenêtre pour acclamer les Américains qui passaient, mais maman me disait : « *Reste tranquille, tais-toi* ». On continuait à avoir peur.

Notre cousin Robert était très entreprenant, il se faufilait partout et s'était rapidement lié avec les américains. Il venait souvent à la maison. Un jour, il m'a présenté un officier américain en lui disant « *elle est juive.* » Alors l'officier américain, très ému, m'a pris dans ses bras. Peut-être était-il Juif lui aussi.

### **Le général**

Aux actualités cinématographiques, nous avons vu l'arrivée de De Gaulle sur les Champs Elysées, et cela nous a bouleversés.

Puis, nous nous sommes regardées ma mère et moi très étonnées, presque avec honte : « *mais il n'est pas beau* ». Pour nous, c'était incroyable qu'il ne soit pas beau. Nous avions tellement fantasmé sur De Gaulle que nous l'imaginions comme Saint-Georges terrassant le Dragon. Ce n'était pas seulement le Libérateur, cela devait être un Saint, un Héros et un Hercule.

Mais on s'est très vite habitués à lui, comme il était...

Après la Libération, nous avons habité encore quelques jours chez monsieur Duplan, puis nous sommes rentrés à Nice en Septembre 1944. Mais avant, nous sommes retournées dans les deux appartements où nous avons vécu. Nous ne voulions pas qu'il soit dit que les Juifs sont sales. Alors, nous avons nettoyé comme trois folles. On avait intégré la propagande antisémite. On nous accusait de tout : sales, faux, comploteurs, communistes, cosmopolites, antinationaux et nous frottions toutes nos traces avec fureur.

Le petit appartement de Beausoleil avait été vidé par la logeuse louche, qui avait pris tout ce qui avait de la valeur : le renard argenté de ma mère, mes boucles d'oreilles en cristal de couleur. Mais nous n'avons rien dit, tellement nous étions contents d'être vivants. Par contre, à Nice, notre voisine madame D. avait gardé tout ce qu'on avait d'un peu précieux et notamment les coupes de tissus que je lui avais confiées pour les retrouver si les allemands nous raflaient. Et je les ai retrouvées. Merci à elle.

### **Madame D.**

Madame D. était une jolie femme de 40 ans, mariée avec un monsieur plus âgé qu'elle, qui avait une belle situation à Dakar et n'avait pas pu revenir en France après la prise de l'Afrique du nord par les américains. Elle avait fait la connaissance d'un certain Gaston dont elle s'était éprise. On n'était pas

trop scandalisés, c'était un peu normal à Nice. En plus monsieur D. n'était même pas prisonnier de guerre. Alors... Mais Bon-Papa Nice trouvait cela très immoral. Un jour à la table de famille, il a dit à sa femme : « *Tu ne crois pas qu'en ma qualité de voisin je devrais intervenir et lui faire une réflexion sur sa conduite ?* ». Et Mamie Nice lui a répondu : « *En ta qualité de voisin, tu dois te taire* ».

Quand on est rentrés de Monte Carlo, madame D. était effondrée car son mari allait revenir et Gaston allait se marier. Le jour du mariage de Gaston a été un deuil général dans tout l'immeuble.

Puis monsieur D. est arrivé et avec lui l'opulence : cadeaux, voiture, etc. Il avait même apporté un manteau de fourrure à sa femme qui s'est consolée du départ de Gaston et a été heureuse avec lui. A partir de 1950-1952, elle n'était plus là. Ils avaient déménagé pour un appartement plus luxueux. Je ne l'ai plus revue. Dommage, elle avait été une amie pour moi.

Après la Libération, il y avait des officiers recruteurs qui essayaient d'enrôler dans les rangs de l'armée française les garçons qui avaient fait de la résistance. C'est comme cela que Roland Dana s'est enrôlé et a fait la campagne d'Allemagne avec le général Leclerc. Dans les libérateurs, il y avait beaucoup de soldats africains et nord-africains, qui adoraient la France. Ils avaient la tête bien bourrée, alors que ça ne les concernait pas tellement...

Nous sommes rentrés à Paris en 1945. D'abord Bon-Papa en janvier, puis nous en mai, juste après la capitulation allemande.

Mais ici commence un autre monde et une autre histoire.

(A suivre)

Texte rédigé par Fabrice et Renée Hatem  
Sur la base des souvenirs de cette dernière

Juin 2012

## Lexique des surnoms familiaux (rédigé du point de vue de Fabrice Hatem)

**Bonne-Maman, Mamie-Nice** : Mon arrière grand-mère maternelle, grand-mère maternelle de ma mère

**Bon-Papa Nice, Bon-Papa, René Dana**: mon arrière-grand père maternel, grand-père maternel de ma mère

**Bon-Papa Paris, Léon, Papa** : mon grand-père maternel

**Mathilde, Tildi, tata Tildi** : ma grand' tante maternelle, tante maternelle de ma mère

**Mémé, Maman, Emilie** : ma grand'mère maternelle, mère de ma mère

**Sam, Tonton Sam, Samuel** : mon arrière-grand-oncle maternel, grand-oncle maternel de ma mère

**Tantine, Huguette** : ma tante maternelle

**Tata Maya, Maya** : ma grand' tante maternelle, tante maternelle de ma mère

**Tata Sarah, Sarah** : mon arrière-grand' tante maternelle, grand-tante maternelle de ma mère

**Tonton Sauveur** : mon grand-oncle maternel, oncle de ma mère